

## 6 – L'EAU

On entend parfois dire qu'il y a peu d'eau dans le Vercors et c'est vrai que lorsqu'on y marche sur de longues distances, il vaut mieux prévoir quelques gourdes. C'est vrai aussi qu'après l'invasion par les troupes allemandes, lorsque les maquisards ont dû gagner des lieux discrets et s'y tapir, fin juillet-début août 1944, il n'a pas été rare que des individus ou des groupes aient soif, très soif.

Les camps de 1943-printemps 1944, eux, n'avaient pas encore besoin de tanières aussi retirées et les refuges choisis pour eux, baraques de bûcherons, bergeries, cabanes et granges étant le plus souvent liés à des activités humaines se trouvaient de ce fait plus ou moins proches d'un point d'eau. C'est le cas du C1, du C2, du C3, du C5, du C6, du C7, dont on connaît bien l'histoire. Seule exception peut-être, le C4, obligé de se contenter d'une eau brunâtre puisée dans une citerne pendant son séjour à la Grande Cournouze ou d'utiliser le mauvais puits de Darbounouse.

Ce sont **des sources**, sur place comme à Ambel ou à Gève ou un peu plus éloignées, comme pour le C3 celle de Nave qui ne laisse pas que de bons souvenirs à Marc Serratrice :



Bassin à la baraque des feuilles / Photo Elena Szishonski



Robert, chef du C3 à la source de Gève / Collection Bonnet Paule

« J'allais à mon tour chercher l'eau à la source, dite fontaine de Nave, située à une demi-heure de Carteaux. Elle était nichée dans un creux de la falaise surplombant la vallée au niveau de la prairie de Nave proche de notre poste de garde. La source avait été aménagée de telle façon qu'on pouvait placer verticalement le bidon de lait de 20 litres sous l'écoulement parcimonieux. On avait alors tout son temps pour faire un brin de toilette glacée. Le retour au camp n'était pas une promenade de santé avec le lourd fardeau arrimé sur le dos à l'aide d'un attelage bricolé et inconfortable qui meurtrissait les épaules. Il fallait veiller à ne pas trébucher sur les racines et les rocs qui entravaient le mauvais sentier. On faisait des haltes fréquentes pour reprendre son souffle et soulager les jambes. Arrivé à bon port on se délestait avec volupté du maudit chargement en se disant que son prochain tour ne reviendrait que dans trois jours. Cette eau était réservée pour faire bouillir la marmite et étancher la soif. Pour la toilette on recueillait dans un tonneau l'eau de pluie coulant du toit de la bergerie, ou le plus souvent on se rendait à la source pour des ablutions sur place. On en profitait pour remplir sa gourde d'eau fraîche. L'eau prenait ici toute sa valeur vitale. On ne la gaspillait pas. Elle coûtait le prix de la sueur. » Près de la baraque des Feuilles, un temps gîte du C3, il y a même un bassin, celles et ceux d'entre vous qui étaient de notre sortie

d'automne s'en souviennent peut-être. Là, c'était le bonheur ! Une photo, sans doute faite par Charlot, montre l'un des garçons, à poil dans sa baignoire de guerre.

Ce peut être aussi **un puits**.

Comme celui des Ravières, sommaire, un trou arrangé avec des pierres, et qui s'ouvre au ras du sol, modeste et discret dans le sous-bois.

Comme celui de Darbounouse au milieu de la grande pelouse, plus aménagé, une margelle mais de qualité médiocre ou de débit faible : dans les années 70, Jean-Marie, le berger, sur les indications de Fabien Rey « Marseille », sourcier et sorcier avait entrepris d'en creuser un autre, quitte à ce que sa pioche rende l'âme sur le rocher. On peut encore voir des traces de la modeste tentative.



*Le puits de Darbounouse*

Comme le puits du col de La Chau, un peu éloigné de la grange de Vauneyre où estive le C6. Eloigné mais on fait avec.

*« Nous buvions de l'eau de puits. Près de la route du col de La Chau, devant la maison forestière se tenait le puits. Nous remontions le seau et nous remplissions un tonneau d'une quarantaine de litres, dont nous buvions l'eau sans analyse préalable.*

*Arrimé à deux branches solides pourvues à chaque extrémité d'une corde que nous passions derrière le cou, le tonneau voyageait en glougloutant, tiré par devant, poussé par derrière. Le double attelage remontait pendant plus d'une demi-heure, butant dans les fourmillières énormes ou les branches foudroyées, ahanant dans l'étroit sentier jusqu'à la grande clairière.*

*Cette eau journallement apportée, à tour de rôle, servait à la cuisine, à la boisson et assez peu pour notre toilette. Cette parcimonie explique le nombre de barbues économes de l'eau, autant que du savon. »*

Jean Sadin, qui écrit ces lignes, figure sur une assez célèbre photo sur laquelle il est attelé au brancard du tonneau. Il ne paraît pas trop épuisé.



*Corvée d'eau et orgie de vache au C6, assis au centre Jean Sadin*



*Maquisards près d'un bacha*

La maison forestière du col de La Chau a été détruite par les Allemands mais avant 1994 et la construction du Mémorial de la Résistance tout proche, en soulevant une tôle posée au sol, on pouvait encore voir l'eau de l'ancien puits. Le parking du Mémorial a nivelé le lieu, plus rien ! Mais sous un arbre proche, une portion de margelle en pierre dans laquelle est scellée une ferraille rappelle qu'ici on venait puiser l'eau de la vie...

A défaut de source ou de puits, le C2 aura recours, pendant son séjour au Grand Pot, à **une glacière**. C'est un trou dans les rochers, assez profond pour garder en son fond, d'un hiver à l'autre, de la neige tassée. Celle du Grand Pot souffle une haleine glacée qui engendre, dans ses tous proches parages, une sorte de mini-micro-climat plus froid. Ce qui fait qu'on peut voir des anémones en boutons au bord du trou alors qu'à quelques mètres, elles sont déjà dans le stade qui suit la fleur. Fondue, la neige du Grand Pot avait un goût pas très agréable. Heureusement le serpolet poussait en abondance là-haut et en le laissant tremper, ça aromatisait un peu.

Le sommet du luxe en boisson sera pour le C3. Juste après le parachutage du 13 novembre 1943 à Darbounouse, c'est lui qui est chargé de ramasser ce qui reste des containers et de les mettre à l'abri dans la grotte de l'Ours. Dans des colis, lancés sans parachute mais bien protégés,

*« Il y avait du thé, du chocolat, des biscuits, des cigarettes et des boîtes de pansements. Nous avons goûté à ces extras avec la gourmandise que l'on devine. »*

Marc Serratrice ne dit pas si ce thé anglais infusé dans de la neige fondue juste frémissante au fond d'une caverne dans le calcaire du Vercors avait un goût de liberté... ça se pourrait bien.